

«L'ÉCRIVAIN PUBLIC», DE JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

# Les jeux de l'amour et du mensonge

Dans sa nouvelle comédie psychologique, le cinéaste veveysan se sert de fausses lettres d'amour pour révéler les mouvements secrets du cœur.

**A**près «Alexandre» (1982) et «La Méridienne» (1988), Jean-François Amiguet boucle sa trilogie du désir amoureux: c'est «L'Écrivain public», un nouveau «film désespérément heureux», pour reprendre l'expression du cinéaste veveysan. Jacques (Robin Renucci), aiguilleur du ciel, a aimé Fanny (Anna Galiena), archéologue. Ils se sont séparés, ils sont restés amis et voisins. Quand Anna annonce son départ pour l'étranger, Jacques se met en tête de la retenir par un astucieux stratagème: il demande à un écrivain public de lui adresser de belles lettres d'amour. Jouer avec les sentiments peut être un jeu dangereux, mais c'est aussi en semant le mensonge qu'on récolte la vérité. Sur un scénario d'Anne Gonthier et une musique de William Sheller, Jean-François Amiguet analyse une nouvelle fois avec élégance et acuité les contradictions du cœur.

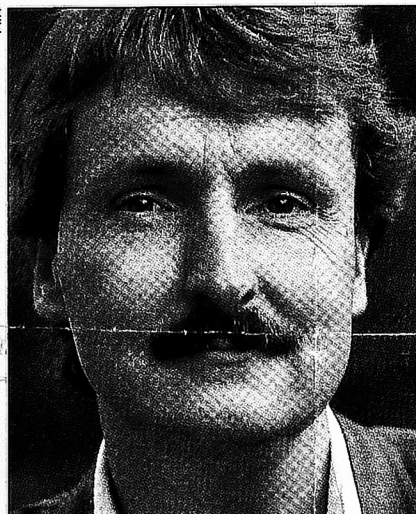
— «L'Écrivain public» a nécessité plus de cinq ans de travail et onze versions du scénario. Au cours d'une si longue gestation, le désir initial ne s'émousse-t-il pas?

— Non. Plus les répliques sont affûtées, plus la narration est ramassée, plus on a de chance d'être surpris au tournage. Or le but d'un réalisateur qui passe des mois, des années à écrire, produire, rendre possible une entreprise, c'est être surpris au tournage, être saisi par les émotions que donnent les acteurs. En matière de création artistique, je ne crois pas à la génération spontanée.

— Les comédiens sont-ils les garants de l'émotion?

— Oui. Bien sûr le texte écrit par Anne est très beau, très fort à mon avis. Ce sont des mots que j'aime, une langue que j'aime, mais ce n'est qu'un scénario. Et puis les comédiens se réapproprient tout ça et c'est formidable. Un metteur en scène ne peut pas faire grand-chose, ce sont les acteurs qui font le film. Je crois de plus en plus à l'acteur. C'est lui qui est

en rapport direct avec le spectateur. C'est pourquoi il faut rencontrer beaucoup de comédiens. Entre «La Méridienne» et «L'Écrivain public», j'en ai rencontré 400...



J.-F. Amiguet

— Comment le choix des comédiens s'est-il fait?

— Au départ, j'avais pensé à des comédiens plus âgés, comme André Dussollier. Après j'ai cherché des gens plus jeunes et j'ai eu la chance de tomber sur un type comme Robin (Renucci), qui a vraiment le verbe, la technique. Et puis je cherchais une fille qui me dépasse, une actrice qui m'emmène sur un terrain inconnu, capable de me troubler et d'extérioriser des sentiments. J'ai pensé à des filles comme Victoria Abril ou Marie Trintignant, des actrices qui ont cette faculté tout à coup de me troubler. J'ai choisi Anna Galiena.

— Le personnage de Jacques vous ressemble-t-il?

— Il faut faire très gaffe de ne pas tomber dans ce travers du premier degré autobiographique. Il est indéniable que dans «Alexandre» il y avait une identification très forte entre le personnage et moi. Là, il faut aller plus loin. Le personnage de Jacques est beaucoup plus complexe que moi. Au fond, je me sens un peu dans la peau du vieux Crétois qui regarde les autres... Mais il y a des moments où je suis Fanny, quand elle dit à Jacques qu'ils resteront toujours des étrangers. Je sens cette tristesse, cette incommunicabilité terrible qu'il y a entre les êtres. Et je suis aussi l'écrivain public, lorsqu'il dit: «Aimer c'est une longue, si longue patience».

— C'est votre troisième long métrage écrit par Anne Gonthier. Comment se passe cette collaboration?



Robin Renucci veut empêcher Anna Galiena de partir

— L'important c'est de raconter une histoire. Et l'histoire dépend de la psychologie des personnages. Or la psychologie des personnages est prioritaire dans «L'Écrivain public». On fait un film où l'on montre des gens qui se trompent sur leurs sentiments les plus élémentaires. Ce qui est intéressant dans notre collabo- ▶

ration, c'est que nous nous contredisons continuellement et ces bagarres permettent de déboucher sur une complexité psychologique qui est le sujet même du film. Notre collaboration permet de mettre constamment en doute toutes les répliques et les gestes des personnages. Ce qui me passionne, c'est de montrer des gens qui mentent et disent la vérité en même temps.

— **Votre film est coproduit par Daniel Toscan du Plantier. Comment s'est passée cette rencontre?**

— C'est un producteur de rêve. Il est drôle. Il parle de l'histoire du cinéma avec génie. Et parler de fric avec lui, c'est mission impossible. Ce qui l'intéresse, ce sont les acteurs, les actrices, le maquillage, la lumière, la musique. Après cette expérience, j'ai beaucoup plus d'amour pour les producteurs parce que je vois les difficultés auxquelles ils se heurtent. Toscan m'a réconcilié avec l'idée du producteur, cette espèce de mariage de raison, non d'histoire d'amour indispensable entre le producteur et le cinéaste.

— **«L'Écrivain public» boucle une trilogie sur l'amour. Et après?**

— Je m'intéresse de plus en plus au sur-réalisme. Honnêtement, je ne sais pas sur quoi ça va déboucher. Je cherche, je veux me donner du temps. Je revendique une certaine lenteur de travail. Pour le moment, j'ai envie d'aller gratter sur un ter-

## **«Le grand défaut des cinéastes est de croire qu'ils doivent être des intellectuels»**

rain que je ne connais pas. Mon seul luxe dans la vie c'est d'avoir du temps...

— **Vos films de fiction sont détachés des réalités socio-économiques. Le documentaire est-il une façon de s'enraciner dans la réalité?**

— Je suis attiré par la fiction, j'aime la fantaisie... Et puis de temps en temps j'aime bien me coltiner avec le réel de fa-

çon assez rigoureuse, passer au scanner l'âme d'un bistrot vaudois («Au 10 août»), être le plus factuel possible. J'ai besoin de ça pour reprendre contact avec la réalité. Dans une fiction, j'aime les décors un peu désuets, je recherche la beauté des visages ou de la langue. Par contre, dans le documentaire, j'aime bien aller buter contre une réalité. C'était le cas déjà de mes tout premiers films, sur les agriculteurs de montagne ou sur les procédés écologiques. Le grand défaut des cinéastes est de croire qu'ils doivent être des intellectuels. Selon moi, les grands cinéastes, Jacques Tati, Buñuel, sont des «regardeurs»... Mon boulot n'est pas de penser l'évolution du monde, pour ça il y a des philosophes. Moi, je revendique une espèce d'innocence, de naïveté. Ce qui m'intéresse, c'est un conducteur de train de montagne qui s'endort dans un tunnel, c'est un ouvrier albanais qui traverse la rue avec une planche sur l'épaule. ■

**Propos recueillis par  
Antoine Duplan**

*«L'Écrivain public». De Jean-François Amiguet.  
Avec Anna Galiena, Robin Renucci, Laurent Grévil. Suisse-France, 1 h 22.*